

Le choix de Lise

Lise se leva péniblement du tabouret en se massant les reins. Elle rangea dans la boîte à pharmacie le désinfectant, les compresses, le tube d'arnica qui faisaient partie de son quotidien et examina le pansement qui entourait sa main droite. Dans le miroir de la salle d'eau, elle aperçut son reflet, la trace violacée qui marquait sa joue gauche, ses paupières gonflées, son rimmel qui dessinait des rigoles noirâtres jusqu'à son menton. Ce n'était pas la première fois et sans doute pas la dernière qu'elle devrait masquer son regard derrière des lunettes de soleil et dissimuler son visage avec les longues mèches de ses cheveux châtain. Elle se dirigea vers la cuisine, le lieu de tous les dangers, celui dans lequel naissaient généralement les débordements verbaux et explosait la violence. Elle contempla l'étendue des dégâts, les couverts renversés, les verres brisés en mille éclats répandus sur le sol, la porte arrachée d'un placard. Après le vacarme, il régnait à présent un silence mortifère. La crise était passée... jusqu'à la prochaine. Un plat trop cuit ou trop froid, un objet déplacé, une parole mal interprétée, les prétextes étaient multiples mais le déroulement immuable: après les mots blessants, les paroles humiliantes venaient les hurlements, les gestes violents et enfin les coups pleuvaient jusqu'à ce qu'elle tombe à terre, meurtrie dans son corps et dans son âme, silencieuse et dévastée. IL disparaissait ensuite pendant des heures ou s'enfermait dans la chambre et s'endormait du sommeil lourd et profond des ivrognes et des lâches. Ce jour-là, elle entendit ses ronflements derrière la porte et entreprit de réparer les dégâts le plus discrètement possible. Quand la cuisine eût repris un aspect plus civilisé, IL dormait toujours. Alors elle fit ce qu'elle ne s'était encore jamais permis, elle prit son sac, un manteau léger et sortit sans but précis hormis celui de quitter cet endroit qu'elle se prenait à détester jour après jour. De l'extérieur, le pavillon semblait pourtant des plus agréables, un véritable cocon pour un couple sans enfant -car heureusement il n'y avait pas d'enfant- un jardin bien entretenu dans un quartier résidentiel où les voisins ne voyaient rien, n'entendaient rien -ou ne le souhaitaient pas- et se contentaient d'échanger poliment sur la circulation, la météo, les vacances des uns et des autres à l'occasion d'apéritifs où rien ne transpirait des histoires de famille.

Lise quitta le lotissement et sur la rue principale de la petite ville de banlieue s'engouffra dans le premier bus qui menait au centre-ville de la grande métropole toute proche. Elle déambula dans les rues en baissant la tête pour cacher ses stigmates, s'arrêta dans un café pour avaler rapidement un thé noir puis continua sa balade en se demandant comment IL allait réagir à son absence lorsqu'IL se réveillerait. Elle craignait une nouvelle crise mais pour l'heure il lui était impossible de rentrer.

Elle avait besoin de faire le vide dans sa tête pour mieux réfléchir à ce qu'elle allait faire de sa vie. Elle avait parfois envisagé de porter plainte pour se libérer une fois pour toutes de la peur qui l'étreignait en permanence mais elle avait chaque fois renoncé, se sentant incapable d'entamer une procédure qui l'obligerait à exposer au grand jour ses marques, sa détresse et sa honte. C'était elle la victime mais aussi incompréhensible que cela puisse paraître elle avait honte de sa faiblesse, de sa soumission et elle ne voulait pas lire la pitié dans le regard des autres. Mais à présent, il devenait urgent voire vital qu'elle se protège et prenne une décision. Ses pas la menèrent, sans qu'elle s'en rende compte, dans un parc où se tenait une fête foraine. Elle n'avait jamais apprécié, même dans sa jeunesse, les grands manèges à sensation, ceux qui vous tournent la tête et vous mettent l'estomac à l'envers. Mais les cris joyeux des familles venues nombreuses l'amusèrent et elle resta un moment à les observer. Les sens en éveil, elle reconnut l'odeur alléchante des churros bien gras et sucrés et celle régressive des barbes à papa. Elle résista aux Pommes d'Amour rouges et brillantes mais succomba à un énorme cornet de glace à la fraise qu'elle dégusta sur un banc en bois. Elle savoura l'instant présent, paupières baissées, «ici et maintenant», rien d'autre ne comptait.

Lorsqu'elle releva la tête, une vieille femme se tenait face à elle. Du khôl noir bordait ses yeux d'un bleu d'acier, son regard perçant presque hypnotique la fixait avec insistance mais sans

dureté. Son visage parcheminé s'approcha et de ses lèvres fines une voix douce s'éleva : «Tu as besoin d'aide ma belle».

Ce n'était pas une question mais une affirmation, comme une évidence. Lise se leva, surprise, en alerte. Elle se méfiait de ces soi-disant diseuses de bonne aventure qui, en prétendant lire les lignes de votre main, vous annonçaient un avenir radieux mais s'intéressaient plus à votre portemonnaie qu'à votre destinée. Elle dépassait d'une bonne tête la bohémienne mais curieusement elle se sentait comme une petite fille devant sa grand-mère. Elle se laissa guider vers une tente chamarrée dressée non loin de là. Lorsqu'elle pénétra sous le petit chapiteau, elle ressentit une sensation d'ivresse, le sol lui parut cotonneux et tout son corps se détendit. L'endroit était paisible et silencieux mais une drôle de petite musique, comme une douce mélodie, une berceuse de son enfance, résonnait à son oreille. C'était un lieu magique, presque irréel.

La vieille lui prit le bras et doucement l'invita à s'approcher de trois portes que Lise n'avait pas remarquées auparavant. «Derrière chacune de ses portes il y a un destin qui t'attend, ma belle, lui dit-elle. Ouvre les, observe, réfléchis et ensuite seulement tu devras faire le bon choix car tu ne pourras plus revenir en arrière». Lise eut envie de faire demi-tour, de quitter les lieux mais intérieurement elle savait qu'elle était parvenue à un point de non-retour. Elle devait suivre les conseils de cette manouche venue de nulle part.

Elle ouvrit la première porte. Aussitôt une odeur aseptisée la saisit, elle se trouvait dans un couloir d'hôpital aux murs blancs et impersonnels. Assises sur deux chaises, côte à côte, sa mère et sa sœur qu'elle n'avait pas revues depuis plusieurs semaines se tenaient les mains. Elle distingua leurs traits tirés, leurs yeux rougis et s'approcha mais elles ne la virent pas. Elle était transparente, telle un fantôme.

Sa mère, la voix étranglée par les sanglots hoquetait: «Pourquoi n'ai je rien vu? Pourquoi ne nous a-t-elle rien dit? Nous aurions pu l'aider, la protéger. Dis-moi qu'elle va s'en sortir, dis-moi qu'IL va payer pour ce qu'IL a fait!" Sa sœur la prit dans ses bras, tentant vainement de la reconforter. Les deux femmes ne quittaient pas du regard la vitre face à elles, derrière laquelle gisait, dans un lit trop grand pour elle, une forme inerte reliée à des machines par d'innombrables tuyaux, les seuls liens qui manifestement la rattachaient à la vie. Lise observa le visage de la malade, ses cernes mauves, ses joues creusées. Elle perçut le souffle mécanique d'un respirateur artificiel qui soulevait sa maigre poitrine. Elle sursauta, fit un pas en arrière et retint un cri d'horreur. Elle refusait d'accepter la réalité. Car c'était elle, plongée dans un profond coma, physiquement et légalement vivante mais déjà dans un "ailleurs" dont elle ne reviendrait peut-être jamais. Elle sentit des larmes couler sur son visage. C'était donc ce qui l'attendait! Elle ignorait s'IL était allé trop loin dans sa violence ou si c'est elle qui avait volontairement et définitivement voulu en finir avec cette vie de souffrance et de désespoir. Ce qu'elle comprit à ce moment-là c'est qu'elle ne voulait pas que cela finisse ainsi, elle ne voulait plus subir et surtout elle ne voulait pas finir en victime.

Elle revint sur ses pas et sortit en claquant la porte. Sans un regard pour celle qui avait mis son destin entre ses mains, elle se dirigea vers la seconde porte. Elle pénétra dans une pièce sombre, une lampe posée sur une table basse diffusait une faible lumière. Lorsqu'elle se fût habituée à la pénombre, elle reconnut son salon et aperçut une silhouette menue assise dans le canapé gris anthracite. Les épaules voûtées, le visage baissé et dissimulé par ses longs cheveux, une femme immobile regardait un objet que Lise ne distingua pas immédiatement. Lentement elle fit quelques pas et vit... le long couteau de cuisine dans ses mains poisseuses de sang, son regard vide, dénué d'expression. C'était bien elle qui se tenait là, telle une poupée de chiffon abandonnée par un enfant cruel. Elle voulut hurler mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle était la spectatrice muette de ce désastre annoncé. Elle avait compris qu'IL gisait quelque part dans la maison, mort ou blessé grièvement, que ce geste meurtrier était un geste de délivrance parce qu'il lui avait été impossible d'en supporter plus. De victime elle était devenue bourreau juste un instant, avant d'être propulsée dans une nouvelle violence, celle d'un procès et d'un emprisonnement certain. Encore et toujours victime! Elle eut un haut-le-cœur et se précipita loin de ce cauchemar qui semblait ne jamais vouloir finir. N'y avait-il donc que tristesse et désolation dans ce que l'avenir lui réservait? La bohémienne, silencieuse et grave, l'attendait

dans l'entrée: «Tu as encore le choix, ma douce, mais n'oublie pas que la décision la plus évidente n'est pas forcément la plus facile à mettre en oeuvre" et elle la conduisit au seuil de la troisième et dernière porte.

Lise pressentit que la dernière chance de changer sa destinée était juste derrière. Ses mains se mirent à trembler et elle eut du mal à tourner la poignée. Elle ferma les yeux, redoutant de découvrir le pire puis elle inspira profondément et passa le pas de la porte. En premier lieu elle sentit une odeur inconnue, mélange d'air salé, de végétation humide et d'épices puis le vent léger et la chaleur du soleil lui caressèrent le visage. Elle releva les paupières et se retrouva devant un paysage de carte postale : une plage de sable fin sur laquelle des dizaines de personnes au teint coloré s'étaient installées à l'ombre des filaos pour bavarder ou déjeuner autour de grandes marmites en fer blanc qui exhalaien des senteurs de curry, de curcuma et de coriandre. Elle entendit des voix joyeuses à l'accent chantant, un parler créole auquel elle ne comprit rien. Elle se trouvait bien loin de chez elle, loin de sa mère et de sa sœur mais aussi loin de LUI. Fallait-il donc pour se protéger de sa violence abandonner sa famille, son travail, son environnement qui par certains côtés la rassuraient? Fallait-il renoncer à son quotidien, sa culture pour se fondre dans un milieu dont elle ignorait tout? L'éloignement la protégerait certes mais à quel prix? A l'abri, oui, mais si seule. Elle fit un pas en arrière, repoussa la porte et les yeux baignés de larmes s'avança vers la bohémienne. «C'est donc cela mon choix? Subir, agir ou partir? Risquer la mort, la prison ou tout abandonner?»

La vieille lui répondit sévèrement: «Tout le monde n'a pas la chance qui t'est donnée, décider de ta vie, de ton destin. Saisis cette opportunité et fais preuve de courage, de bon sens! C'est tout ce que j'ai à te proposer. Adieu ma belle.» Elle poussa Lise vers la sortie mais avant de la laisser partir elle la fixa intensément et Lise se perdit dans son regard magnétique... Elle se retrouva sur le banc, au milieu de la fête, des cris et des rires des enfants, de la musique entêtante des manèges. Elle chercha du regard la tente de la vieille femme mais elle avait disparu. Elle pensa qu'elle s'était assoupie et qu'elle avait rêvé mais les souvenirs qu'elle gardait en tête étaient trop présents, trop réels. Alors elle décida d'y voir un signe et de choisir à cet instant ce qu'elle voulait faire de sa vie.

Dix mois plus tard, ville de Saint-Paul, côte ouest de l'Ile de la Réunion.

Installée à la terrasse du café «chez Doudou», face à l'océan Indien, Lise étira ses fines jambes bronzées et savoura les dernières gouttes de son café vanille. Le vendredi était son jour de repos et cela ne pouvait tomber mieux car c'était ce jour-là que se tenait le grand marché de Saint-Paul sur le front de mer. Lise y trouvait tout ce qui lui était nécessaire: ananas Victoria, ti'bananes, goyaves, jus de coco, brèdes, patates douces mais aussi du linge, des objets en bois fabriqués à Madagascar ou des statuettes importées d'Afrique qui faisaient le bonheur des touristes et lui permettaient, à elle, de décorer à moindre coût sa case située à Saint-Gilles, un village balnéaire situé à quelques kilomètres de là. Elle admira la baie de Saint-Paul, ses vagues tranquilles et tenta en vain d'apercevoir le groupe de dauphins qui s'y était sédentarisé. Elle goûta sur son visage le courant frais des alizés de cette fin juillet et elle se remémora tout ce qui s'était passé en dix mois, tous les événements qui avaient à jamais bouleversé son existence...

Immédiatement après son «rêve» elle avait été prise d'un élan de courage dont elle ne se savait pas capable. Elle avait pris un rendez-vous avec sa D.R.H. et s'était entretenue longuement avec elle, lui expliquant sa situation et sa volonté de démissionner pour se rendre dans un endroit lointain mais salvateur. Madame Bertrand l'avait écoutée sans l'interrompre. Lise craignait une réaction froide et détachée de sa part mais il n'en avait rien été. La directrice, que tout le personnel redoutait, s'était révélée être une personne bienveillante et pleine d'empathie à tel point que Lise avait pensé que le problème des femmes maltraitées lui était parfaitement connu. Même si elle pensait que la solution la plus adaptée était d'en référer à la police et à la justice, elle avait compris l'appréhension de la jeune femme et n'avait pas insisté sur cette possibilité. Elle lui avait donné quelques «pistes» et contacts et l'avait assurée qu'elle ferait tout son possible pour lui faciliter cette totale reconversion.

Durant les mois qui suivirent Lise organisa son départ: jour après jour, elle mit de l'argent de côté, prépara en cachette un bagage minimum pour fuir et parvint à se procurer, au dernier moment, un billet d'avion pour la Réunion, la destination qu'elle avait finalement choisie pour un voyage sans retour. Elle fut aidée dans ses démarches par Madame Bertrand qui mit à sa disposition un petit local pour entreposer ses affaires. Elle lui donna les coordonnées d'une ancienne collègue qui s'était installée sur ce département ultra marin au moment de sa retraite et qui pourrait être un soutien précieux lors de son arrivée.

Un jour de printemps, malgré une entorse au poignet, résultat d'un énième éclat de violence, elle était partie comme tous les matins à son bureau mais le soir, à l'heure où elle rentrait habituellement à la maison, elle se trouvait dans un Airbus A320 à destination de Saint-Denis.

Les premières semaines sur l'île furent difficiles. Lise dû prendre ses marques, s'adapter au climat tropical, adopter le rythme insulaire -on se levait très tôt et à 18h il faisait déjà nuit noire-. Tout était nouveau pour elle: la végétation, les senteurs, la cuisine mais aussi la langue car même si on était administrativement en France, le créole était omniprésent et difficile à comprendre pour les métropolitains que l'on surnommait les «z'oreilles».

Elle souffrait de l'éloignement de sa mère et de sa sœur; elle était partie comme une voleuse, sans les avertir. Elle craignait leurs objections à un changement de vie si brutal et n'était pas sûre d'être suffisamment forte pour ne pas se laisser influencer. Alors, elle avait attendu d'être à des milliers de kilomètres pour leur expliquer sa décision. Elle les avait appelées, elles avaient parlé longuement, avaient beaucoup pleuré mais au final elles avaient compris qu'il ne lui était plus possible de mener cette existence misérable. Elles avaient même promis de lui rendre visite plus tard sur son île au bout du monde.

Dès son arrivée elle avait bénéficié du soutien de Madame Rafisahora, la collègue d'origine malgache dont Madame Bertrand lui avait donné l'adresse. Elle avait vécu chez elle quelques temps mais à présent elle avait élu domicile dans une petite case en bois ornée de lambrequins blancs et travaillait dans une paillote sur la plage de l'Hermitage où elle servait aux touristes des cocktails multicolores, des rougails et des caris. Le changement était radical par rapport à son quotidien en métropole, son moral fluctuait encore entre nostalgie et sentiment d'apaisement mais au fond d'elle-même elle savait qu'elle avait fait le bon choix. Pendant les premiers temps, il lui était arrivé de rêver de LUI. Elle se réveillait alors en sursaut, en plein milieu de la nuit, apeurée, paniquée mais dès qu'elle réalisait qu'elle était à l'abri de sa fureur, elle se rendormait paisiblement, bercée par le doux ronronnement des pales du ventilateur. Puis ces cauchemars s'étaient faits de plus en plus rares et elle s'était rendue compte que les traits de son visage s'estompaient peu à peu. Elle espérait qu'un jour enfin, son souvenir finirait par disparaître de sa mémoire ou du moins, qu'il y resterait enfoui au plus profond.

Ce vendredi après sa pause café, Lise entreprit de faire quelques achats sur le marché local. Attirée par l'odeur sucrée des ananas, elle en choisit quelques-uns sur un étal coloré. Au moment de payer, elle sentit une présence, un regard posé sur elle. Elle releva la tête et aperçut dans une allée parallèle la bohémienne qui l'observait en souriant et semblait s'adresser à elle mais le vacarme ambiant était tel qu'elle ne pût entendre un seul de ses mots. Lise n'en croyait pas ses yeux, elle abandonna les ananas et se précipita vers celle qui lui avait permis de changer le cours de sa vie. Elle tenta de se frayer un chemin entre les badauds mais lorsqu'elle parvint à l'endroit où était la vieille quelques instants auparavant, cette dernière avait disparu une fois de plus. Elle parcourut le marché de long en large, interrogeant au passage les vendeurs: avaient-ils aperçu une bohémienne? Mais immanquablement la réponse était négative. Malgré ses efforts, il lui fut impossible de la retrouver. Elle aurait tant voulu que la vieille femme lui confirme qu'elle avait choisi la bonne solution, la seule possible pour elle en fait et surtout elle aurait souhaité la remercier!

Déçue et attristée d'avoir manqué cette occasion, Lise reprit son souffle, tenta d'apaiser les battements de son cœur et se dirigea vers la plage où elle s'assit sur le sable gris. Elle admira à nouveau l'océan, les nuages qui commençaient à s'amonceler à l'horizon et se dit que décidément son ange gardien revêtait une apparence bien singulière...